

Se dire... mais comment et pourquoi? Réflexions sur les marqueurs d'identité en Ontario français

Julie Boissonneault

Numéro 18, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005359ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005359ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boissonneault, J. (2004). Se dire... mais comment et pourquoi? Réflexions sur les marqueurs d'identité en Ontario français. *Francophonies d'Amérique*, (18), 163–169. <https://doi.org/10.7202/1005359ar>

SE DIRE... MAIS COMMENT ET POURQUOI ? RÉFLEXIONS SUR LES MARQUEURS D'IDENTITÉ EN ONTARIO FRANÇAIS

Julie Boissonneault
Université Laurentienne

Le colloque « Mémoire et fragmentation. L'évolution de la problématique identitaire en Ontario français » tenu par le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa a permis de discuter de la question de l'identité en Ontario français. Partant, on reconnaît un lieu – l'Ontario français – et le fait que la cohésion identitaire – si cohésion il y a – relève de forces politiques, économiques et socioculturelles. Des intervenantes et des intervenants des milieux artistique, politique et de l'éducation y ont présenté leurs perspectives. C'est dans le cadre du secteur de l'éducation que se situent les propos qui suivent.

Le thème du colloque jette les bases de la réflexion en proposant d'aborder la question de l'identité sous l'angle de la mémoire – la souvenance, les images, ce qui était et ce à quoi on cherche à greffer l'avenir – et de la fragmentation – ce qui est dispersion et diversité. Ces deux concepts clés sont lourds de conséquences puisque c'est à partir d'eux que se dessine la problématique et que c'est autour d'eux qu'orbite la question identitaire, notamment celle de l'appellation des « francophones » de l'Ontario : comment se « disent »-ils et qui fait partie de ce groupe ? Dans le présent texte, mes réflexions s'inscrivent dans la problématique du colloque, à savoir : que signifie l'identité franco-ontarienne pour ceux et celles qui s'en réclament et comment est-elle comprise par eux ?

Mes propos traitent de la diversité des appellations pour se dire lorsqu'on est locuteur de langue française et qu'on habite en Ontario. Je tente plus précisément de cerner pourquoi et comment les diverses appellations se construisent. Le font-elles en fonction de la langue ? Du lieu ? Cherchent-elles à souligner l'appartenance ou la différenciation ? Je pars de la prémisse que les langues, entre autres, ont toujours servi de critère pour marquer la différence ou l'appartenance, soit de façon évidente, soit de façon sous-entendue, et qu'elles continuent à le faire. La langue française est-elle toujours un vecteur de cette différenciation ou de cette appartenance en Ontario français ? Et qu'en est-il de la référence à un lieu, qu'il soit pancanadien, provincial ou régional ? Ces questions devraient aider à mieux comprendre les choix faits par les jeunes du postsecondaire ontarien. C'est donc de l'appellation de l'identité, du « comment » on se dit, qu'il sera question.

Pour illustrer certaines des forces qui agissent sur l'identité, sur la mémoire et sur la fragmentation, je parlerai du milieu universitaire et collégial dans le Nord ontarien en m'inspirant d'abord d'une étude menée en 1990 sur la représentation des étudiantes et des étudiants de leur identité socioculturelle, puis de la représentation qu'ils véhiculent dans leurs discours en 2004. Malgré la spécificité du milieu et du territoire nord-ontariens, ces observations ont sans doute des liens avec l'ensemble de l'Ontario français.

Qu'est-ce que l'identité et comment la dit-on ?

Parler d'identité, c'est parler de quoi au juste ? L'identité est individuelle puisqu'elle appartient à celui ou à celle qui s'en réclame, mais elle se construit face à la société en ce qu'elle signe l'appartenance ou la différenciation d'une personne à un ou à plusieurs groupes.

Identity (...) is a social construct, grounded in social interaction in the activities and situations which arise as a product of the relationship of a social group to its social and physical environment. It is a product of shared social knowledge, and a reflection of co-membership. (Heller, 1987 : 783).

L'identité étant le lieu de rencontre entre l'individu et la société (Erfurt, 1999), il n'y a donc pas d'identité dans l'isolement (Benoist, 1980). Affirmer *une* identité, c'est dire ce qui nous distingue de l'autre. Affirmer *son* identité, c'est également dire ce que nous partageons. Peut-on parler d'*une* identité franco-ontarienne ? Cela dépend de ce que comprend ce concept qui peut être interprété à la fois comme englobant ou comme divisant. L'une des questions clés posées par les intervenantes et les intervenants du colloque est justement de savoir ce qu'il reste de l'ancienne homogénéité relative des Franco-Ontariens. D'emblée, elle suppose une homogénéité antérieure par la forme ou par le fond des « francophones » ontariens : telle est la mémoire. Elle sous-tend également que cette homogénéité est éclatée : telle est la fragmentation.

Ceux qui partagent une identité culturelle ont besoin de se raccrocher à une source, à une référence d'identification, c'est-à-dire l'explication de soi-même. Cependant, cette source n'est pas nécessairement engendrée par le groupe qui l'adopte. Elle peut être l'appât lancé par un autre groupe. Mes études antérieures (Boissonneault, 1990, 1996) sur cette question se sont placées sous l'égide de la langue en tant que valeur d'identification culturelle et structurelle. Force m'est de poser la question : la langue est-elle encore une valeur qui marque l'identité en Ontario ? Marque-t-elle l'appartenance à un groupe et la différenciation à l'égard de l'autre ou des autres ? Si le groupe est pluriel, est-il naturel que les identités et, par ricochet, les marqueurs de cette identité, le soient tout autant ? Parler de pluralisme identitaire ou d'identités plurielles sonne-t-il le glas de la cohésion ?

Parler de l'Ontario français présuppose en quelque sorte une réponse à ces questions. Selon Anne Gilbert (1999), l'Ontario français constitue un espace éclaté et en parler permet d'accentuer son unité et sa cohérence. Alors à quoi s'identifie-t-on ? À la langue ? À la région ? Comment l'exprime-t-on ? Les « francophones » ontariens se disent-ils Canadiens, Canadiens français, Franco-Ontariens, francophones, bilingues ? Voilà autant de possibilités pour dénoter la démarcation et l'appartenance.

La langue, vecteur d'identification

La langue demeure centrale à l'identité parce que la communication, sous toutes ses formes, est au cœur de la socialisation. Bien que plusieurs aient traité de la « centralité de la langue » dans la définition identitaire, d'autres voient dans l'équation « langue – identité » une certaine contradiction. Tout dépend du symbolisme qu'on lui attribue et du dynamisme qu'on y voit. En Ontario français, la langue est empreinte de symbolisme, elle est porteuse d'une histoire. Les symboles, comme on le sait bien, ont souvent « la vie dure ». Gaétan Gervais (2003) qualifie l'Ontario français d'épiphénomène et allègue à cet effet que

tout dans l'histoire franco-ontarienne semble s'expliquer soit par le cadre

culturel que constitue l'Amérique française, notamment ses rapports avec les majorités anglaises du continent, soit par l'encadrement économique nord-américain qui a toujours déterminé les conditions du développement matériel de la communauté (p. 193).

Monica Heller (1994) renchérit en qualifiant la langue d'élément central de la construction identitaire, du maintien de la culture et de la dynamique sociale en Ontario.

La langue a toujours été un élément central de la construction de l'identité franco-ontarienne ainsi que de la mobilisation politique des Franco-Ontariens, d'autant plus que la religion et le concept de « race » ont commencé à perdre de leur importance à travers le Canada français au courant des années 1960 (Choquette, 1977, 1987 ; Handler, 1988 ; Welch, 1988 ; Hobsbawn, 1990) (p. 156).

Les langues sont porteuses, et ce, de bien des façons, de nos identités – identités plurielles, cela va de soi : sur le plan professionnel, sexuel, religieux, social. Toutes ces identités se définissent par le regard que l'on pose sur soi et que posent d'autres sur nous. Il importe donc de tenir compte de l'hétérogénéité des minorités elles-mêmes : la minorité franco-ontarienne présente à elle seule des visages variés en ce qui a trait aux différents milieux d'ancrage. Les langues marquent notre différenciation et notre appartenance. Par elles, nous véhiculons notre vision du monde, nous exprimons ce que nous savons, nous en venons à dire qui nous sommes : en nous disant, nous proposons alors notre regard au regard des autres. C'est au regard des autres que nous (re)construisons ces identités, selon les situations et les contextes dans lesquels nous nous trouvons.

Les langues sont porteuses de nos identités sur le plan linguistique : leurs constructions morphosyntaxiques, lexicales, phonétiques nous trahissent, nous délimitent et nous définissent. Elles sont d'abord nôtres bien avant d'être partagées. Notre compétence langagière nous définit à nos yeux : pour le mieux ou pour le pire. De là découle toute la problématique de la qualité de la langue : adoption d'une norme non stigmatisée, adoption d'une variété de langue qui se distingue, usage d'un français moderne qui répond à nos besoins actuels.

Les langues sont porteuses de nos identités sur le plan symbolique : elles sont souvent – de façon consciente ou moins consciente – l'élément par lequel nous définissons et disons qui nous sommes. Choisir de se dire d'une façon ou choisir de ne pas se dire, choisir une langue particulière pour le dire ou en choisir une autre, choisir de se dire d'une certaine façon dans une situation donnée, mais autrement dans une autre, voilà autant de vecteurs qui signalent les identités et en établissent les repères.

C'est donc dire que la langue est bien plus qu'un simple code de communication. « Parler ne consiste pas à faire usage des sons, mais à mettre en relations les hommes, par les valeurs qui s'en dégagent [Ducrot, 1972]. Cet énoncé prend une valeur particulière en contexte minoritaire où la mise en relations des humains et le choix des valeurs culturelles ne vont pas de soi. » (Cazabon, 1997 : 495).

Marqueurs d'identité

Dans les années 1990, j'avais été frappée par la volonté inconditionnelle des étudiantes et des étudiants à poursuivre leurs études collégiales et universitaires dans un contexte bilingue et par leur insistance à se définir comme étant bilingues. Une étude auprès de 174 étudiantes et étudiants de langue maternelle française, âgés de 18 à 24

ans, poursuivant des études au niveau collégial et universitaire dans le Nord ontarien, avait révélé que 74 p. 100 d'entre eux se définissaient par le vocable « bilingue », les 26 p. 100 autres s'affichant soit comme « Franco-Ontariens », soit comme « francophones » ou par des variations sur ces vocables. Chez les étudiantes et les étudiants qui s'identifiaient par le bilinguisme, la langue française n'était que la façon de vivre ou d'afficher leur « bilingualité ». Mais le bilinguisme n'est pas une langue. Peut-on dire qu'il s'agit d'une valeur ? (Boissonneault, 1990, 1996)

Confrontés aux vocables « Canadiens, Canadiens français, Franco-Ontariens, francophones et bilingues », les étudiantes et les étudiants se sont prononcés et ont expliqué en partie leur choix. D'abord, à peu près tous ont jugé important de se distinguer, de se différencier. C'est pourquoi très peu se sont dits « Canadiens », appellation jugée trop large et utilisée seulement à l'extérieur du pays. L'expression « Canadien français » ne leur dit rien, sinon qu'il s'agit à leurs yeux de quelque chose de vieilli, d'un vocable archaïque. C'est, du moins, l'image qu'ils s'en font. Certains se sont dits francophones, mais que veut dire, en fait, être francophone, sinon être locuteur de langue française. Comme le dit si bien Normand Renaud dans un billet livré à la radio CBON de Radio-Canada le 30 août 1995 :

[Ç]a veut dire quoi, être francophone ? Ça veut dire qu'on parle français, c'est tout, rien de plus. Il y a des francophones en Angleterre, en Polynésie, au Texas. Francophone, ce n'est pas un mot qui nomme une communauté spécifique avec son passé, sa culture, ses intérêts communs. Être francoophone, c'est comme être blond ou bougon ou fumeur : c'est une caractéristique isolée. Ce n'est pas une identité, non plus une appartenance (2002 : 19)

Dans l'ensemble, les étudiantes et les étudiants perçoivent cette distinction, le vide de cette appellation. Ils ont choisi et choisissent toujours de se dire essentiellement soit « Franco-Ontariens », soit « bilingues », comme le présente Stéphanie Saint-Pierre, rédactrice en chef du journal étudiant de l'Université Laurentienne, *L'Original déchaîné*, qui fait le même constat dans son éditorial de mars 2004. Qualifiant le terme « francophone » de vide de sens, comme un terme qui « traite de langue mais pas de culture » (p. 5), elle souligne toutefois qu'il a l'heur de ne pas être connoté comme le sont les deux appellations qui se disputent la table d'honneur : Franco-Ontarien et bilingue. Dans ces deux cas, bien que la langue soit retenue comme vecteur d'identification, les enjeux ne sont pas les mêmes.

Le concept même de l'Ontario français et de l'appellation « franco-ontarienne » fait appel à la fois à une structure – l'Ontario – et à une langue – le français. Parler de l'Ontario français et du fait franco-ontarien, c'est à la fois afficher une identité structurale qui se définit par un espace et une identité conceptuelle qui se définit par la valeur qu'est la langue (Juteau-Lee et Lapointe, 1980). La langue différencie ainsi la personne, alors que la structure précise le territoire dans lequel cette même personne évolue, et la combinaison des deux signe son appartenance au regard des autres. Il s'agit donc d'un marqueur à la fois de différenciation et d'appartenance. On peut voir dans cette identité linguistique structurale, les fruits des politiques d'aménagement linguistique (Boyer, 1996) qu'a connus la francophonie canadienne et, plus précisément, l'émergence de l'identité québécoise et l'affaiblissement de l'identité canadienne-française.

Le vocable « franco-ontarien » suscite cependant un certain malaise chez les étudiants en raison de la polysémie et de la connotation du concept. Ce malaise est partagé par d'autres au sein de l'Ontario français. Le terme revêt d'abord l'idée d'une

ascendance ancestrale à laquelle plusieurs ne s'identifient pas. Saint-Pierre (2004) soulève bien cette polysémie conceptuelle, telle qu'elle est perçue par la population étudiante, à savoir qui est Franco-Ontarien : ceux de souche, ceux d'adoption ou ceux de résidence ? Aux yeux de plusieurs, être Franco-Ontarien, c'est avoir à se battre pour ce que l'on est. Il y a donc incertitude et malaise quant à la dynamique de ce qu'est être Franco-Ontarien.

Pour ce qui est de se dire bilingue, c'est une chose, mais s'identifier et se présenter comme bilingue, c'en est une autre. C'est certainement une marque de différenciation, bien que personne ne s'identifie comme unilingue. Se dire bilingue indique davantage une compétence langagière, alors que se dire franco-ontarien indique qui l'on est. Il y a donc lieu de se demander si se prévaloir de l'appellation « bilingue » pour définir son appartenance ne vient pas en fait brouiller les repères sociolinguistiques. Il s'agit peut-être d'une identification qui se veut stratégique de la part de ceux qui s'en prévalent. Est-ce une façon plus ou moins consciente d'éviter la controverse, à la fois sur les plans linguistique, culturel et structurel ? Ou est-ce plutôt le reflet d'une étape transitoire de l'acculturation linguistique vers le groupe dominant ? Dans sa présentation au colloque, François Paré parle d'identité « évacuée » : est-ce le cas ? Évacue-t-on la mémoire et le conflit ? Pour répondre à ces questions, il nous faudrait mieux connaître la représentation qu'entretiennent les « francophones » à l'égard des langues en jeu et du bilinguisme. Les minoritaires embrassent souvent plusieurs positions face à leur identité et selon les circonstances. Plusieurs n'arrivent pas à se définir puisqu'ils vivent constamment la confrontation et la contestation de l'autre groupe, ce qui crée l'angoisse et le doute. Le minoritaire vit alors profondément les valorisations et les dévalorisations qui lui sont attribuées par le groupe majoritaire.

Francophones et anglophones se retrouvent « dans des espaces qui s'entrecroisent, voire se rencontrent à la faveur des institutions dites *bilingues* [...]». Entre les deux, les frontières sont de plus en plus floues, si bien que l'espace franco-ontarien est de plus en plus ouvert sur celui de la majorité » (Gilbert, 1999 : 62-63).

Diane Gérin-Lajoie (2003), dans son étude intitulée *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu minoritaire* et dans son texte présenté lors du colloque, souligne le même phénomène d'identification « bilingue » chez les étudiantes et les étudiants du secondaire du Sud et de l'Est de la province. Le bilinguisme, devenu identité, englobe à la fois toutes les possibilités de vivre sa francophonie et d'en faire partie tout en se démarquant de ceux qui n'y appartiennent pas d'une façon ou d'une autre. Mais à vouloir trop dire, ne finit-on pas par ne rien dire ?

Or, la langue nous identifie du fait même de la parler. Elle nous identifie davantage lorsqu'on y fait appel pour se dire. De surcroît, une précision structurale nous situe dans un lieu géographique et nous différencie de ceux avec qui nous partageons la même langue ou le même territoire. La référence linguistique comme vecteur d'identification relève, on l'a vu, du symbolisme et du dynamisme qu'on lui attribue. Les étudiants qui se disent Franco-Ontariens semblent d'ailleurs reconnaître à l'Ontario français un dynamisme, ce que ne font pas ceux qui préfèrent l'appellation « bilingue ». Il y a lieu de se questionner à cet égard, en tant qu'éducateur et en tant que membre actif de la communauté franco-ontarienne puisque le cheminement des institutions artistiques et culturelles franco-ontariennes n'est pas à négliger. La vitalité de ces dernières, comme l'ont bien fait valoir les intervenants de la table artistique,

atteste un dynamisme croissant, un enracinement structural et une plus grande ouverture aux autres.

On sent ainsi chez les étudiantes et les étudiants qui ont choisi d'étudier en français le besoin de se différencier par une appellation, par un vocable qui n'est pas empreint d'une histoire où ils ne se reconnaissent pas. En fait, il importe de revenir au diagnostic sombre posé en guise de synthèse à la fin du colloque. Est-il juste d'être pessimiste quant à l'avenir de la francophonie ontarienne ? Tous conviennent de la difficulté de comment « se dire ». La question a peut-être lieu d'être posée différemment. Pourquoi les jeunes du système scolaire et universitaire se sentent-ils exclus de la franco-ontariennité ou du moins de l'image qui en est véhiculée ? Le choix du ou des vocables pour se dire souligne peut-être l'absence de références socioculturelles auxquelles ils pourraient s'identifier. Sans pour autant adhérer à leur appellation, on pourrait y voir un besoin pour une reconnotation ou une reformulation, somme toute une reconstruction partagée qui tienne compte des différents visages de l'Ontario français.

BIBLIOGRAPHIE

-
- BENOIST, Jean, « L'anthropologue et l'identité culturelle », dans Alain Baudot, Jean-Claude Jaubert et Ronald Sabourin (dir.), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, actes du colloque (III) tenu au Collège Glendon de l'Université York à Toronto du 2 au 5 juin 1976, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, 1980, p. 14-20.
- BOISSONNEAULT, Julie, « L'identité culturelle des étudiants du postsecondaire bilingue du Nord-Est ontarien ». Thèse de maîtrise, Toronto, Institut d'études pédagogiques de l'Ontario, Université de Toronto, 1990.
- BOISSONNEAULT, Julie, « Bilingue/francophone, Franco-Ontarien/Canadien français : choix des marques d'identification chez les étudiants francophones », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 20, 1996, p. 173-192.
- BOYER, Henri, (dir.), *Sociolinguistique. Territoire et objets*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1996.
- CAZABON, Benoît, « L'enseignement en français langue maternelle en situations de minorité », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 23, n° 3, 1997, p. 483-508.
- CAZABON, Benoît, « Des marqueurs linguistiques de l'identité culturelle », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 20, 1996, p. 217-256.
- ERFURT, Jurgen, « Le changement de l'identité linguistique chez les Franco-Ontariens. Résultats d'une étude de cas », dans Normand Labrie et Gilles Forlot (dir.), *L'enjeu de la langue en Ontario français*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1999, p. 59-77.
- FISHMAN, Joshua, « Quelques concepts fondamentaux de la sociolinguistique », dans Marcel De Grève et Frans Van Passel (dir.), *Sociolinguistique, langue et culture*, Belgique, Éditions Labor, 1971, p. 35-49.
- GÉRIN-LAJOIE, Diane, *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu minoritaire*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003.
- GERVAIS, Gaétan, *Des gens de résolution. Le passage du « Canada français » à l'« Ontario français »*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003.
- GILBERT, Anne, « Les espaces de la francophonie ontarienne », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada. L'état des lieux*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, p. 55-75.
- HELLER, Monica, « Language and Identity », dans Ulrich Ammon, Norbert Dittmar et Klaus Mattheier (dir.), *Sociolinguistics – An International Handbook of the Science of Language and Society*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, t. 1, 1987, p. 780-784.
- HELLER, Monica, « La sociolinguistique et l'éducation franco-ontarienne », *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 1, 1994, p. 155-166.
- JUTEAU-LEE, Danielle, et Jean LAPOINTE, « Identité culturelle et identité structurelle dans l'Ontario francophone : analyse d'une transition », dans Alain Baudot, Jean-Claude Jaubert et Ronald Sabourin (dir.), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, actes du colloque (III) tenu au Collège Glendon de l'Université York à Toronto du 2 au 5 juin 1976, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, 1980, p. 60-71.

Se dire... mais comment et pourquoi ?

RENAUD, Normand, « Le Canada-Français, ça existe », *De face et de billet. Une chronique d'humeur franco-ontarienne*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2002, p. 17-19.

SAINT-PIERRE, Stéphanie, « Questions de langue... de culture... et d'identité ? » *L'Original déchaîné*, éditorial du 10 mars 2004, p. 2, 5.